

prêtre d'Angleterre à offrir une des messes du Noël pour la conversion de l'Angleterre, afin d'entrer en communion de prières avec les membres du clergé français qui ont dû appliquer à cet effet la messe de l'aurore, à la solennité de la naissance du sauveur. Ces prières sont bénites de Dieu; car on écrit que, le jour même de Noël, il y a eu des conversions très nombreuses dans les chapelles catholiques des divers districts.

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME.

M. l'abbé Lacordaire.

Après avoir rapidement résumé sa dernière conférence, où il a démontré que la base fondamentale de la société est la propriété et exposé la révolution opérée à cet égard par le christianisme, M. l'abbé Lacordaire a montré aujourd'hui la famille comme étant une autre base de la société humaine.

La société humaine, a-t-il dit, est un composé de familles régulières, de sociétés privées; ces sociétés privées sont des sociétés de travail, de richesse et d'affection, enchaînées, avec leur contingent de force, dans une société plus vaste, à laquelle elles demandent la prospérité, l'indépendance et la gloire.

La société de la famille se compose du père, de la mère et de l'enfant.

Selon la tradition consignée dans les saintes Écritures, Dieu ayant conçu l'homme, l'ayant formé en artiste savant, le regarda et trouva qu'il était seul, ce qu'il ne jugea pas bon; il lui envoya alors un sommeil mystérieux, toucha son cœur, et en tira un être nouveau; il écrivit ensuite notre premier père et lui montra sa compagne.

Dans cette création apparaît toute la constitution de la famille, l'union indissoluble. De cette union en deux personnes naît la dignité, puisque la femme est tirée de l'homme et qu'elle ne sont qu'une même chair; l'union, en outre, rentra la d'où elle sortait. Lorsque, quittant la tradition, nous cherchons les rapports de l'homme et de la femme, nous n'en trouvons pas d'autres que ceux de la Bible. Ces rapports sont dans l'affection; et on est l'affection là est la communication de la dignité; *amicitia vel pura inventi, vel facti*, dit un ancien. Cette affection doit être universelle, et ceux-là mêmes qui se sont soumis à l'innocente chasteté du sacerdoce ont une mère, une sœur, et ne sont pas privés de l'amour qui les unit à l'humanité.

Quand, sortant du cœur et de la Bible, nous entrons dans l'histoire, y a-t-il dans les rapports de l'homme et de la femme dignité, unité, indissolubilité? Non; l'homme accumule, contre la femme, dureté sur dureté; il la fait captive; il lui meurtrit les pieds dès l'enfance pour la rendre incapable de marcher et porter son cœur où elle voudrait; il la condamne à l'ignorance, la déshérité, la rend incapable de tester, d'exercer une tutelle sur ses enfants; enfin, dans certaines régions, on la contraint à suivre le cadavre de son époux et à se jeter derrière lui dans la tombe. Quels affronts! quelle sanglante législation! Ici, c'est la répudiation et le divorce; les satyriques du peuple romain nous ont laissé voir dans leurs écrits l'esclave allant chasser la matrone, lui disant que ses lèvres n'avaient plus droit au baiser de l'époux. Là, ce sont des troupes de femmes qui gisent dans des cercueils où elles sont devenues la proie d'un moment. Voilà la femme dans l'histoire!

Quand l'Évangile vint la relever, Dieu permit que le peuple musulman vit la dignité dont nous avons entouré nos mères, nos sœurs et nos filles; mais pour se venger de l'Évangile, le musulman a jeté sa femme, ses femmes plutôt, dans une prison d'ignorance et d'incapacité. Voilà ce qu'a fait l'homme en dehors de l'Évangile. Et jusque parmi nous, à mesure que les eaux évangéliques baissent, on entend monter le cri sourd du divorce; dans certaines contrées voisines, on a déjà enlevé à la femme, par cette loi impie, l'enfant qu'elle a conçu, qu'elle a porté et nourri, ce que la grossesse ne permettait pas, au milieu de ses forêts profondes.

Comment traiter ainsi la compagne que vous avez choisie, celle qui vous a donné des jours heureux, des enfants, des sœurs et des frères? C'est que nous sommes nés par trois côtés; l'égoïsme de la jalousie; nous aimons, mais nous sommes si peu de chose pour être aimés! Les années s'écoulent, un moment vient, et nous nous défions de nous; nous trahissons d'être indignes d'affection, nous avons raison; et cependant nous voulons nous rattacher par la servitude ce qui nous manquerait par la liberté. Nous sommes guidés par l'égoïsme de la lassitude. Autant on a été heureux, autant on devient à plaindre, et l'on veut rompre la chaîne si douce autrefois et que l'on ne peut plus supporter. Nous sommes, en outre, animés par l'égoïsme de la simultanéité; nous avons non seulement besoin de la nouveauté; mais nous cherchons encore à cumuler l'ancien avec le nouveau. Telles sont les trois causes qui ont avili le sort de la femme.

Toutefois, pour aller jusqu'au fond des choses, il faut dire que, s'il en est ainsi, c'est que nous n'avons pas l'amour. C'est la passion qui nous conduit, mais non l'acte d'un homme sûr de ses actions et de la continuité; c'est l'effervescence des sens qui commence avec le jour et finit avec la nuit. N'oublions donc pas que l'amour est un devoir; c'est une vertu.

Quo de fois nous avons assisté à cette belle cérémonie des noces! Les époux s'avancent heureux, se promettant un amour éternel. Au bout de quelque temps, les joies cessent. Vous demandez à votre ami pourquoi le foyer est

moins heureux; c'est que la foi était jurée par la passion et non par la vertu.

La ruine s'est faite; voyons maintenant ce qu'a fait l'Évangile pour ressusciter la dignité, l'unité et l'indissolubilité du mariage.

Il n'a d'abord rendu à la femme sa liberté. Grâce à lui, la femme n'est plus captive. Il lui a rendu l'instruction, ses droit de famille, la tutelle de ses enfants et tous les honneurs qui ne sont pas étrangers à la politique; plusieurs femmes ont été élevées à la royauté, et plus d'une a porté un nom glorieux.

L'Évangile a créé pour elle trois ministères: celui du respect; il fallait sur la terre une portion de l'humanité qui nous rappelât ce que nous nous devons les uns aux autres. Ce jeune homme usé de débauche, qu'aucune loi ne retient, en présence de la femme humaine, comprend par un regard, par un cil mu de certaine façon, il sent qu'il y a une puissance qui le dit déshonoré, qui le pulvérise.

La femme chrétienne maintient dans la société ce respect qu'on ne trouve pas chez les barbares. Quand l'homme ne sait plus trembler, c'est que l'Évangile baisse et que l'homme est barbare.

Le second ministère créé pour la femme, c'est celui de l'éducation. A qui remettra-t-on l'homme naissant, pour lui inspirer une âme bonne? Quelle main assez délicate, assez tendre pour apaiser cette fièvre que vient de naître? Quelle voix assez douce pour lui parler à mesure qu'elle croît et que ses yeux s'ouvrent? Jadis c'était Dieu qui parlait à l'homme; aujourd'hui, le prodige se déroule sous la main maternelle.

Quand la liberté nous tente et que nous croyons devenir des hommes, il est une puissance qui nous retient encore, qui nous pètit encore; c'est celle de la femme; nouveau témoignage en faveur du christianisme, car il n'en était point ainsi chez les Romains, quand le jeune homme avait une fois évêché la robe virile.

Ce n'est pas tout; l'homme en qui l'humanité finit avec les honneurs et la puissance, fut-il prince, en rentrant dans son palais, trouvera encore une parole dévouée. Cette parole ne viendra pas des courtisans; ce sera celle de la femme chrétienne. La femme chrétienne essuie les larmes de l'ambitieux tombé; elle console, elle ne vitille ce fugitif des honneurs qui croit tout fini pour lui.

Quand nous vieillissons, son ministère n'est pas achevé. Il se reproduit sous une nouvelle forme. Quel homme à cinquante ans qui n'a pas connu Dieu, en voyant sa fille s'agenouiller et prier, n'apprend de son enfant ce que lui ont appris ni sa femme ni sa mère!

Le troisième ministère de la femme c'est celui de la charité. C'est à la femme qu'ont été confiés non seulement les fils et l'époux, mais encore toutes les misères de l'humanité, toutes ses douleurs. Pour tout dire en un mot il existe entre le monde païen et le monde chrétien la différence qu'il y a entre Vénus et la sœur de Saint-Vincent-de-Paul.

Il fallait en outre assurer l'indissolubilité du mariage. Les souverains pontifes la soutiennent presque à toutes les époques; ils proclament partout la dignité de la femme chrétienne. Je pourrais, avec l'histoire, vous raconter ce que des princes ont fait contre elle et ce que les papes ont entrepris en sa faveur; je pourrais vous montrer ce que vous auriez été, la femme une fois immolée; vous n'avez pas compris, vous avez dit qu'en frappant les princes nous outragions le pouvoir; nous avons laissé dire et nous avons fait respecter vos mères, et vous, nous vous avons rendus libres.

Quant à l'unité, quel est l'Européen qui en ait songé à la honte de la polygamie! On n'y a point pensé; la barrière était si forte que nous n'avons pas eu de combat à livrer. Mais comment détruire la simultanéité! L'heure s'avancant, l'orateur a glissé rapidement sur ce point; après avoir fait une vive et touchante peinture du bonheur de la famille chrétienne, il a résumé ses deux dernières conférences, en disant qu'il y a trois faiblesses dans le monde; le pauvre, le sexe et l'enfant, auxquels l'Église tend la main, et que Dieu protège ainsi que la vierge Marie.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

ALGERIE.

Il nous arrive d'Afrique des nouvelles d'une extrême gravité. En voici le résumé succinct: Le bruit de l'apparition de l'émir à quelque distance de Milianah est confirmé. Abd-el-Kader est tombé comme la foudre au milieu de la tribu de Beni Zoug-Zoug, insurgant les populations sur son passage, et incendiant les gourbis des Arabes restés fidèles à la France. Notre ennemi n'est donc plus séparé de la plaine de la Mitidja que par une distance de vingt à vingt-cinq lieues. Or, la Mitidja, c'est en quelque sorte, Alger même.

Voilà, le résultat politique du combat tout récent qui a fourni à M. le maréchal Bugeaud l'occasion de se mesurer enfin avec l'émir. Tandis que le chef de l'armée française poursuit le vaincu à l'ouest du champ de bataille et cherche à lui fermer la retraite vers le désert, l'impétueux marabout, enchaîné bien que son adversaire est trop alléché pour pouvoir le joindre, marche droit au nord et arrive en pleine province d'Alger, sous le feu de nos garnisons, en face de nos colonnes de réserve.

Il est difficile de prévoir les événements qui suivront indubitablement cette nuclieuse provocation; car Abd-el-Kader ne s'est pas aventuré si loin sans s'être assuré quelques chances de succès. Nous apprenons en effet, que la colonne commandée par M. Bugeaud en personne, est dans la situation la plus déplorable. Les marches forcées, les pluies, le mauvais état des chemins et les privations, ont mis hors de combat un très-

grand nombre d'hommes, officiers et soldats. Quant à la cavalerie, on peut dire qu'elle n'existe plus. Les chevaux ont presque tous succombé à la faim et à la fatigue; si bien que le maréchal a été obligé de donner au général Lamoricière l'ordre de lui envoyer en grande hâte toute sa cavalerie. Ce général, qui occupait Fremda, poste important dans les circonstances présentes, a été contraint, pour obéir aux ordres de son supérieur, de remplacer ses escadrons par ceux du général Korte, lequel, afin de ne pas laisser sans défense la frontière méridionale du côté du Daïr et de Saïda, s'est fait remplacer par le colonel Walsin d'Estéerhazy, qui opérât dans le nord.

Ce n'est pas tout, la veille du combat de Temda, M. Bugeaud n'avait plus que pour vingt-quatre heures de vivres, et il en avait demandé au général Lamoricière. Celui-ci, grâce à sa politique prudente et humaine, a si bien rétabli la sécurité dans la subdivision de Mascara, qu'il a pu recevoir immédiatement un fort convoi d'approvisionnement, dont le général en chef a eu sa part. Mais ce n'était là qu'une bien faible ressource, et la colonne aux ordres du maréchal était alors à une grande distance des villes où elle pouvait se ravitailler complètement.

Les cinq cents chevaux que le général Lamoricière a envoyés à M. Bugeaud arriveront-ils sains et saufs sur le théâtre de la nouvelle insurrection? C'est malheureusement fort douteux, vu le manque de vivres et les marches forcées auxquelles cette poignée de cavaliers va se trouver obligée. Dans la subdivision de Milianah, il n'y a guère que de l'infanterie. Le général Comman, qui se trouvait sur l'ouest-Rouina, n'a point de cavalerie; le général Marey, cantonné dans les environs de Boghar, est trop loin pour pouvoir prêter un concours efficace. Il faudra donc avoir recours au régiment qui vient, par bonheur, d'arriver à Alger; c'est une ressource extrême; mais elle sera assurément mise à profit par M. Bugeaud, qui, nous écrivait-on, s'efforcerait de rassembler tous les chevaux et tous les mulets qui se trouvent sur le passage de son corps d'armée.

RUSSIE.

Le Times continue de publier des renseignements peu favorables sur la situation des Russes dans le Caucase. On lui écrit de Trébisonde, le 11 décembre:

« Nous avons des nouvelles du Caucase jusqu'à la date du 30 novembre. Le prince Woronzow avait demandé au gouvernement un renfort de 15,000 hommes. Il n'en est arrivé que 8,000 à Stavropol. Ces 8,000 hommes ne pourront combler les lacunes que les maladies et la campagne malheureuse de l'année dernière ont laissées dans l'armée russe. On sait que le ministre de la guerre Tschernitcheff déteste le prince Woronzow, et fait tout ce qu'il peut pour lui nuire. Pour justifier le refus des 15,000 hommes que le prince Woronzow avait demandés, le ministre a allégué la réduction d'un tiers du nombre des recrues ordonnées par l'empereur pour l'année 1846, à raison de la détresse des paysans, occasionnée par la disette et la maladie des pommes de terre.

« Suivant toutes les apparences, l'année s'écoulera sans que les Russes entreprennent une campagne sérieuse contre les Circassiens. Schamyl a fixé sa résidence dans le village fortifié de Vesen, au milieu des immenses forêts du district de Tschekens, dans la grande Tschetchénia, à l'est de la vallée de l'Arguz. Cette position est plus forte que celle de Dargo.

EGYPTE.

Les affaires sont entièrement suspendues, les notabilités politiques et commerciales ont quitté la ville pour se rendre au Caire, afin d'assister au mariage de la fille du vice-roi. Les nouvelles qui nous arrivent du Caire annoncent que les dépenses de toutes ces fêtes atteindront le chiffre fabuleux de 100,000 bourses, ce qui équivaut à 17,000,000 de francs.

— On écrit de Roanne 7 janvier:

Une rencontre a eu lieu entre M. de Méffray et M. de Bussol, dans le parc du château de M. le comte de Vongy, maître de la commune de ce nom et l'un des témoins. Le duel n'a eu lieu ni sabre, et après une lutte de quelques minutes, M. de Bussol a reçu un coup qui, dit-on, lui a presque enlevé le poignet droit. Cette affaire d'honneur entre deux notabilités légitimistes est l'objet de tous les entretiens dans les salons aristocratiques des départements de la Loire, de l'Isère et de Saône-et-Loire.

« Une information a été commencée par M. le procureur du roi de Roanne, tant contre MM. de Méffray et de Bussol que contre M. le comte de Vongy et M. Sexada, officier de l'armée de Don Carlos, réfugié en France, qui leur ont servi de témoins.

— M. C... raconte l'Ordre de Limoges, revenant l'autre jour de voyage. A quelque distance de la ville, il est accosté par trois individus qui lui ferment le passage en lui disant: « M. C..., il nous faut de l'argent, nous en avons besoin; ainsi exécutez-vous de bonne grâce, sinon nous emploierons la violence. » M. C... ne prenait pas d'abord la chose au sérieux; mais les voyant si résolus, il parvint, il se palpe et dit qu'il n'a pas d'argent. Les trois bandits insistent, et comme ils font mine de fouiller et peut être de dépouiller M. C... force est à ce dernier de remettre une cinquantaine de francs qu'il se trouvait avoir sur lui. Nos trois compères remercient fort poliment et ajoutent: « Ce n'est pas tout, M. C..., vous pourriez être arrêté d'ici à la ville, et comme vous n'avez plus rien, on pourrait vous maltraiter; nous allons donc vous accompagner jusqu'à votre logis. » M. C..., refuse d'abord; mais se ravissant, il accepte cette offre si courtoise et marche à côté d'eux. Ces obligés voleurs ne l'avaient pas trompé. Avant d'arriver à Limoges quelques autres individus débouchent tout-à-coup sur la route, pour lui barrer encore le che-

min, lorsque le chef de l'escorte leur cria en patois: « Reprenez-vous, M. C..., n'a plus rien. » Il fut ainsi fait.

FAITS CURIEUX.

\*. POPULATION RUSSIE.—On évalue à 60 millions d'âmes la population de la Russie, dans les trois parties du monde (Europe, Asie et Amérique), 54 millions appartiennent à la partie européenne, sur une surface de 70,117 milles carrés. Dans la Russie d'Asie, il a été jusqu'à ce moment impossible de déterminer d'une manière précise le rapport qui existe entre la population et le territoire.

\*. AVIS GROTESQUE.—L'avis suivant a été placardé à la porte de l'église d'une commune du département du Rhône. Il importe de reproduire, avec une scrupuleuse exactitude, la teneur de ce précieux document, qui offrira un égal attrait aux estropiés et aux amateurs de la belle littérature: « Ici On Re mes toutes sortes de dis Location en terre foulure et tout e fort qui pourre arriver dans l'entérieure du cor humen Che Monsieur girou tout Les jeudi.

\*. EFFET DU TONNERRE.—Il y a quelque temps, le tonnerre est tombé, à Prêt (Côte-du-Nord), sur la propriété de Bugnezec, et soudain quinze maisons converties en chaume ont vu leurs toitures enlevées, sans qu'aucune flamme ait été aperçue. Les matières combustibles ont été seulement carbonisées avec dégagement de fumée.

(Gazette des Tribunaux.)

\*. STATUES MUNICIPALES.—Douze statues allégoriques des arts, de l'industrie, des sciences et du commerce viennent encore d'être placées sur la balustrade du couronnement de l'Hôtel-de-Ville de Paris, du côté de la rue de la Tixeraderie; en ce moment, trois façades de l'édifice ont reçu ce genre de décoration, savoir: celle du midi, celle du levant et celle du nord. Quand le palais sera terminé, il contiendra à peu près 500 statues, bustes et médaillons allégoriques figurant d'illustres personnages.

\*. CHEMINS DE FER ANGLAIS.—Le nombre des projets de chemins de fer déposés au ministère du commerce (board of trade) à Londres, s'élève à 758.

\*. PARURES.—On évalue à quinze millions de francs le prix de toutes les admirables parures en diamants qui sont en ce moment exposées dans les montres des joailliers du Palais Royal et des boulevards de Paris.

\*. JOÛTE SUR LA TAMISE.—Les luttes de vitesse des embarcations produisent en Angleterre une excitation semblable à celle des courses de chevaux. Il existe sur la Tamise un grand nombre de bateliers qui n'ont d'autre profession que celle de joûter. Récemment un défi avait été porté par un des plus célèbres champions des courses de la Tamise à un batelier non moins renommé de la rivière de Tyne. L'enjeu était de 100 liv. sterl. (2,500 fr.). Au jour fixé, la course attira une foule immense, les deux rivaux, nommé Clarper et Pollock, entrèrent en lice et luttèrent avec une habileté sans égale. La course fut pleine d'incidents et d'émotions. Enfin, le champion de la Tamise, Pollock, perdit et se retira après avoir donné une poignée de mains à son heureux rival. Les paris engagés dans cette circonstance sont évalués à plus de 4,000 liv. st. (200,000 fr.). Un seul était de 600 liv. sterl.

\*. JARDIN DES PLANTES DE PARIS.—Voici l'état des grands travaux qui restent à exécuter au Muséum d'histoire naturelle et au Jardin des Plantes, et pour lesquels des crédits seront demandés aux chambres: L'achèvement des serres chaudes, l'agrandissement et l'aéragé des galeries de zoologie. Les ouvrages pour la ménagerie sont: la pose des grilles servant à cerner les parcs, l'appropriation d'un nouveau parc destiné aux lions, la construction d'un local où seront logés les petits carnassiers, celle du bâtiment destiné aux mammifères amphibies et aux reptiles, les cases des loups, de nouvelles fosses larges et bien distribuées pour les sangliers, et un grand réservoir ou bassin pour les cygnes. On apportera, outre cela, des modifications et des changements au local grillé de l'oisellerie. On établira des trottoirs le long du mur qui se trouve entre le quai et la rue Cuvier, côté ouest du jardin.

\*. ON NE FUME PAS... AU THEATRE.—Un arrêté du corregidor de Madrid vient de défendre de fumer dans les corridors des théâtres. Il y aura dans chaque théâtre un foyer pour les fumeurs, à distance de la salle. Si l'édifice ne permet pas d'assigner un local spécial aux fumeurs on ne pourra fumer que dans la rue. Cet arrêté est précédé d'un exposé de motifs où il est dit que l'habitude qui s'est introduite de fumer dans les théâtres a donné lieu à de nombreuses plaintes: il cite la nécessité de renouveler les dispositions en vigueur pour le bon ordre et la régularité qui doivent être observés dans ces lieux, où l'urbanité et les principes d'une éducation régulière exigent un certain décorum et même le sacrifice d'une habitude qui, bien que généralement reçue dans la société, n'est pas tolérable, lorsqu'elle blesse notablement des personnes non accoutumées à la souffrir.

— On écrit de Marseille: « Les endeux destinés par l'empereur du Maroc au roi des français, sont arrivés, le 25 décembre, dans cette ville. On a remarqué surtout huit chevaux de belle encolure, de forme vive et gracieuses, encapuchonnés et couverts de laine, et marchant à quinze pas l'un de l'autre, conduits à la main chacun par

un chasseur. Ils étaient précédés de deux charettes, dont l'une contenait sur le devant une lionne du Sahara marocain, forte de taille et méchante de caractère; sur le derrière, une autruche et deux gazelles dans une cage rembourrée, et à l'abri des rigueurs de la saison. Sur la seconde charrette, étaient encore une autruche, une antilope, et un mouton, différent du mouton de la Corse et de la Sardaigne. Ces animaux ne mettront pas moins de vingt-cinq à trente jours pour arriver à Paris.

—Le gouvernement danois vient d'envoyer une frégate dans l'Océan indien pour explorer l'archipel de Nicobar, et y fonder un comptoir et une sorte de colonie qui serait peuplée de Chinois, vu la difficulté pour les Européens de s'y acclimater.

LA REVUE CANADIENNE.

MONTREAL, 3 MARS, 1846.

Histoire de la Semaine.

Les élections municipales qui devaient se faire sous l'influence de la modération, de la justice, et avec une expérience chimiquement acquise, pour le bien de la majorité des citoyens de cette grande ville, se sont faites hier (lundi) d'une manière honteuse et déshonorante pour le caractère de Montréal.

Le système d'intrigues et de violences implanté par lord Sydenham dans cette colonie, et cultivé par le gouvernement et les administrations locales, avec tant de soins d'attention, et de sollicitude, porte ses fruits. Du domaine de la politique, il s'est étendu dans toutes les relations de la société, et jusque dans les plus communes transactions de la vie.

Il a si bien pris même parmi nous, qu'à l'heure qu'il est, nous sommes à la merci d'une bande de brigands organisée dans le seul but, d'entraver toutes les affaires publiques, toutes espèces d'élections et de procès en plein air.

Il nous semble que ces messieurs qui sont si utiles au parti Tory dans les élections, en toute occasion devraient être incorporés et mis sur un pied permanent. Ça contraindrait meilleur marché, que de les laisser chaque fois retourner chez eux, à des distances considérables, et à de grands frais.

Hier matin si vous avez parcouru la ville, vous avez pu voir des bandes d'hommes armés de manches de hache, disciplinés comme des troupes régulières, paradant les rues, en possédant des cris féroces, comme des sauvages; ces bandes entouraient les polls, et à coups de bâton, et même avec des armes à feu empêchaient les électeurs d'approcher et de donner leurs votes.

Nous extrayons de l'Aurore les détails circonstanciés de cette journée qui rappelle les scènes du printemps dernier et de 1844:

« Les électeurs dans les quartiers où il y a eu contestation, à l'exception de celui du St. Antoine, n'ont pas seulement été défranchisés, mais horriblement maltraités. Le Dr. Nelson seul, vers 2 1/2 heures avait déjà pansé 5 personnes, l'une d'elles avait reçu un coup de feu dans la main droite, qu'elle avait percée de deux balles. Plusieurs autres chirurgiens ont, sans doute aussi, eu leur part d'ouvrage dans cette journée déplorable. La force militaire s'est transportée aux polls des Quartiers St. Laurent et St. Jacques, où se sont élevés les rixes les plus violentes. A son approche il est vrai, la paix s'est rétablie, mais la liberté d'aller voter n'a pas été rendue aux électeurs, le poll n'a pas été débarrassé des furets-à-bras qu'on y avait amenés. Nous ne pouvons en faire un crime aux militaires; nous savons trop bien que leur devoir est d'obéir aux ordres des magistrats, mais la police à nos yeux n'est pas si innocente de tout reproche. Des hommes qu'on paie pour maintenir l'ordre, doivent-ils laisser des ASSOMMEURS à l'embouchure de toutes les avenues qui conduisent au poll, armés tous et chacun de gourdins, pour le moins aussi dangereux que des armes à feu?... C'est ce que nous avons vu de nos yeux au Quartier St. Laurent, où M. Ferrier tout à la fois Maire et Candidat se tenait à cheval pour commander la force. A deux pas de lui se tenaient les assommeurs en question; rien de plus scandaleux que cette conduite. Ceux qui redoutent si fort l'opinion publique que de se servir de pareils moyens devraient rougir de se présenter aux suffrages; mais nous perdons de vue que ces individus ne savent pas rougir. Au Quartier St. Jacques, c'était autre tactique. Les avenues du poll se trouvaient libres jusqu'à la porte qui était obstruée par les Bullies de M. Gorrie; rames de gens sans aveu, sans aucun droit de vote, qui se pressant tous les uns sur les autres fermaient absolument l'entrée aux paisibles voteurs. Dans cet endroit la police s'est emparée de tous les électeurs, mais là se sont bornés ses soins. Plusieurs voteurs ont sollicité le Col. Ermingter de leur faire ouvrir l'entrée, mais sa réponse que nous avons entendu à toujours été « I have no power for that. » On l'a supplié de faire faire une haie par la police, il s'est borné à répondre qu'il l'essayerait en vain depuis le matin. Cependant rien n'était plus facile que de le faire faire avec son cheval.

« La police devient inutile, parfaitement inutile, par une pareille conduite. Les barrières dont on s'est tant plaint dans la dernière élection politique sont en réalité le seul moyen efficace pour réussir à établir la liberté des votes. On éviterait par là la plus grande partie des violences dont on est maintenant témoin, et cela montrait les officiers-rapporteurs dans l'impossibilité de se rendre coupables du partialité aussi flagrante qu'on en voit quelquefois.

L'officier-rapporteur du quartier St. Jacques, qui voyait à la porte de son poll, cette foule hurlante qui trépanait de joie chaque fois qu'elle repoussait un électeur opposé, n'aurait-il pas dû faire une haie, soit de la police, soit des militaires qu'il avait à sa disposition pour mettre en sûreté les électeurs qui se présentaient; pour les mettre en sûreté, disons-nous? bien plus, pour leur don-